

Article

« Le père »

Paul Zumthor

XYZ. La revue de la nouvelle, n° 28, 1991, p. 69.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/3633ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

LE PÈRE

PAUL ZUMTHOR

Lavais-je connu vraiment? Mon père. Ce mort cloué dans le cercueil sous le drap noir. La voûte blafarde du ciel de novembre au-dessus du petit cimetière. L'église. Le glas. Mon père. Son air d'employé modeste, le style convenu dont il parlait de son « foyer », leur faisaient à tous illusion. Pas à moi, qui tenais de lui plus que la ribambelle des autres. Il entrait dans de grandes colères, aux confins de l'éclat de rire, me convoquait pour un sermon, dans le fauteuil de velours grenat, horrible, toujours le même, croisait à mon entrée les jambes d'une manière affectée. Il jouait au père. Il disait: Mon grand. Le coeur me fondait. Dans sa jeunesse, pas si lointaine, il avait été le premier motocycliste de son village: comme qui dirait, un astronaute. Ma mère avait coupé court à ces exploits. Ma mère avait à la fois toujours froid aux pieds et besoin d'air, parce qu'elle aurait tellement voulu être ailleurs, mais avait trop peur d'elle-même, attachée à cet homme par les liens les plus forts et les plus humbles, ceux de l'habitude et de la pitié. Et maintenant que les croque-morts m'avaient fait jeter la première pelletée de boue sur mon père, je savais que ce petit bourgeois aux complets étriqués avait été un mâle solitaire et libre, écrasé par nous, accrochés à lui comme un bagage trop lourd. Un instant, il s'était tenu devant moi, debout, pendant des millénaires, devenu rocher. Puis, d'un coup, il était parti.

XYZ